

Texte 1: Harlan Coben, *À toute épreuve*

Huit mois plus tôt, j'avais assisté à l'inhumation du cercueil de mon père. Aujourd'hui, j'étais témoin de son exhumation.

Mon oncle Myron se tenait à côté de moi, les joues sillonnées de larmes. Son frère se trouvait dans ce cercueil - non, on barre, son frère était censé se trouver dans ce cercueil -, un frère prétendument mort huit mois auparavant, mais que Myron n'avait pas vu depuis quinze ans.

Il n'était pas encore 6 heures du matin, et le soleil se levait à peine sur le cimetière B'nai Jeshurun de Los Angeles. Pourquoi étions-nous là si tôt ? Comme nous l'avaient expliqué les autorités, l'exhumation d'un corps est une opération très éprouvante qui doit avoir lieu à un moment le plus intime possible. Ce qui laissait le choix entre tard le soir (euh, non merci) et très tôt le matin.

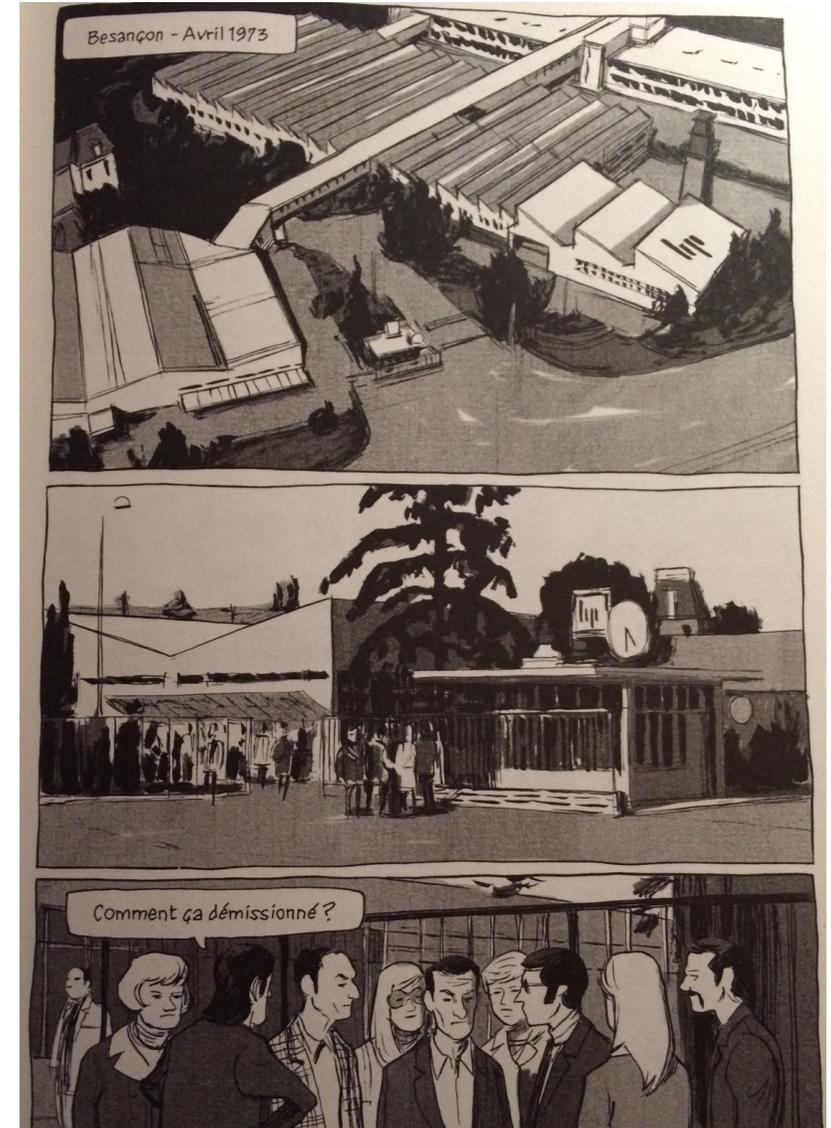
Myron a reniflé et s'est essuyé les yeux. Craignant qu'il ne me passe un bras autour des épaules, j'ai fait un pas de côté et baissé la tête. Huit mois plus tôt, l'avenir s'annonçait radieux. Après avoir longtemps voyagé à l'étranger, mes parents avaient décidé de retourner aux États-Unis, afin qu'à mon entrée en seconde, au lycée, je puisse me créer de vraies racines et me faire de vrais amis.

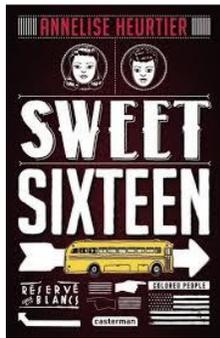
Il avait suffi d'un instant pour que tout soit réduit à néant ... C'était une leçon que j'avais apprise à mes dépens : notre univers ne se décompose pas lentement. Il ne se disloque pas petit à petit. Il peut voler en éclats en un claquement de doigts.

Que s'était-il passé ?



Texte 2 : Laurent Galandon, Damien Vidal, *Lip, des héros ordinaires*





Texte 3: Anne-Lise Heurtier, *Sweet Sixteen*

Mai 1954

Ms Carter jeta un regard circulaire dans la classe. C'était une petite femme gironde, au regard clair et pénétrant, qui enseignait au lycée Horace-Mann depuis une dizaine d'années.

Elle demanda :

- Alors ? Est-ce que l'un d'entre vous souhaite se porter volontaire ?

Personne ne répondit. Une mouche entra par la fenêtre ouverte et fila droit sur le professeur, qui la chassa d'un mouvement de bras.

Après quelques secondes d'attente, Ms Carter rassembla les feuilles étalées devant elle et les classa dans une chemise de carton gris.

- Très bien. Alors passons à autre chose.

La mouche revint zigzaguer autour des cheveux du professeur, avant de se poser sur un coin de son bureau.

C'est à ce moment-là que Molly Costello sentit se bras se lever. D'abord doucement, puis plus sûrement, jusqu'à ce qu'il atteigne sa position définitive, l'index pointé vers le plafond décrépit.

- Oui, Molly ? Que se passe-t-il ?

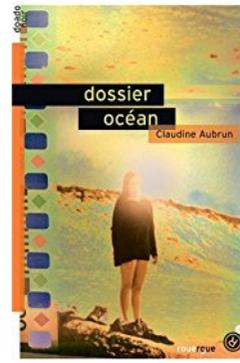
- Je suis d'accord.

- D'accord pour quoi ?

- Pour tenter l'expérience.

Ms Carter s'immobilisa. Les sourcils froncés, elle fixait Molly, qui eut du mal à interpréter son comportement. Surprise ? Fierté ? Inquiétude ou désapprobation ?

- Tu es bien sûre ?



Texte 4: Claudine Aubrun. *Dossier Océan*.

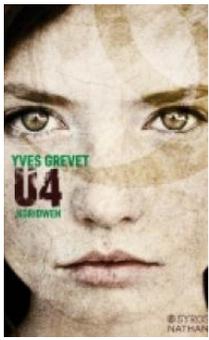
Je n'aime pas passer par l'entrée principale. Il y a toujours des gens pour vous regarder d'un drôle d'oeil. Alors, juste avant la cabane des maîtres-nageurs, j'ai gravi la dune. En haut, j'ai fait une pause. Pour le paysage. Pour l'océan. Pour le contempler. Pour le

respirer.

La marée était haute. les vagues se fracassaient sur la plage, leur couleur allait du vert émeraude au bleu nuit. Le ciel gris ardoise menaçait. J'ai sorti mon téléphone de la poche de mon blouson. J'ai pris quelques photos, puis j'ai ôté mes baskets. Je suis passée devant l'habituee du coin. Dès le printemps, elle s'installe dans la dune, de longues heures, quel que soit le temps. Souvent, elle lit. Parfois, elle m'observe. Ce jour-là, elle avait plaqué son parasol rouge contre la dune. Elle était couchée dessous. Deux pieds, un bout de serviette, un sac multicolore dépassaient.

J'ai couru vers la mer. Le sable était donc sous mes pieds. Doux et propre. Il venait d'être nettoyé pour les hordes de touristes qui n'allaient pas tarder à débarquer. Le long de l'océan, j'ai marché, en respirant profondément son odeur. Une vague a mouillé le bas de mon jean. À part quelques promeneurs et leurs chiens chiens, un groupe de surfeurs, deux ou trois pêcheurs, la plage, immense était déserte. Quand je suis passée devant lui, Bertrand, notre voisin, casquette vissée sur le crâne, tirait sur sa canne à pêche. Il m'a saluée d'un :

- Salut Brune, ça va ?



Texte 5: Yves Grevet, *U4 Koridwen*

Préambule - 1^{er} novembre

Cela fait dix jours que le filovirus méningé U₄ (pour « Utrecht », la ville des Pays-Bas où il est apparu, et « 4^e » génération) accomplit ses ravages.

D'une virulence foudroyante, il tue quasiment sans exception, en quarante heures, ceux qu'il infecte : état fébrile, migraines, asthénie, paralysie, suivies d'hémorragies brutales, toujours mortelles.

Le virus s'est propagé dans toute l'Europe. Berlin, Lyon, Milan ... Des quartiers, des villes, des zones urbaines entières ont été mises successivement en quarantaine pour tenter de contenir l'épidémie. En vain.

Plus de 90 % de la population mondiale ont été décimés. Les seuls survivants sont des adolescents.

La nourriture et l'eau potable commencent à manquer. Internet est instable. L'électricité et les réseaux de communication commencent de s'éteindre.

Avant l'épidémie, Warriors of Time - WOT pour les initiés - était un jeu vidéo en ligne dit « massivement multi-joueurs ». En fonction de leur niveau, les joueurs pouvaient voyager à travers les époques d'un monde fictif, Ukraïn, afin de changer le cours des événements et ainsi accomplir leur quête. Régulièrement, les joueurs se rendaient sur le forum pour élaborer des stratégies ou recevoir les conseils des combattants Experts, voire de Khronos lui-même, le maître de jeu.

Le 1^{er} novembre, avant-dernier jour de fonctionnement du réseau mondial Internet, WOT compte environ 150 experts encore en vie sur le territoire français. Ceux d'entre eux qui se connectent au forum ce jour-là, pour oublier la réalité ou échanger des informations sur la progression de la catastrophe, reçoivent ce message.



Texte 6: Jean-Philippe Blondel, *Brise glace*.

Je regarde par la fenêtre la pluie qui s'abat sur la cour du lycée. Je soupire.

Je suis dans la salle G124, bâtiment G, 1^{er} étage. C'est la salle dans laquelle ont lieu tous les contre les de plus d'une heure - que des tables individuelles, pour décourager les tentatives de pompe.

Aujourd'hui, c'est devoir de français. Quatre heures. Je jette un coup d'oeil à mes camarades, les premières L. On est mardi après-midi. En novembre. Tout est gris. Presque aussi gris que la photocopie du tableau que j'ai devant moi - tableau qui est censé servir de tremplin à une expression écrite. Le travail d'invention, ça s'appelle : on te colle une image et tu dois te baser dessus pour raconter une histoire. L'intitulé est clair : « En vous inspirant de l'atmosphère du tableau de Friedrich, imaginez le voyage dont rêve le personnage. Vous utiliserez la première personne et un registre au choix : lyrique, épique, tragique et fantastique. » [...]

Je ne vais pas très fort.

Mais ce ne sont pas des mots doux qui se terrent dans ma gorge.

C'est de la glace. Et sous la glace, il y a ce bouillonnement de mots durs. Je ne parviens pas à les canaliser en phrases, à les articuler en paragraphes. Les phrases se télescopent, les mots s'entrechoquent. Depuis que j'ai vu le sujet, j'ai le cerveau en ébullition.

Simplement parce que c'est moi, ce mec, en haut de la montagne. De dos. Contemplant la mer de nuages en dessous de lui. Impossible de savoir s'il est là pour seulement observer et jouir du paysage. S'il va redescendre par le sentier que l'on devine, sentir l'humidité dans tous ses membres, les nuages qui l'entourent, le frôlent, le font disparaître à la vue du monde et sortir, encore enveloppé de brouillard, dans un paysage différent.

Ou s'il va sauter. Parce qu'il se pourrait bien qu'il saute.



Texte 7 : Elise Fontenaille, *Le garçon qui volait des avions*.

Un hangar, sur l'île d'Orcas, un petit aérodrome perdu au milieu de nulle part, entre Seattle et Vancouver, seuls le Pacifique et la rain forest...

On n'y voit rien, l'ombre d'un petit avion, on entend l'océan au loin, une voix d'enfant résonne dans le noir.

Tout à l'heure j'ai fait un cauchemar, toujours le même : j'ai rêvé que mon père m'étranglait.

D'habitude, je me réveille toujours avant qu'il y arrive. Mais là, il allait jusqu'au bout, il y arrivait, et moi j'ai fait tout petit comme un oiseau mouillé, je me débattais entre ses mains énormes, je voyais son visage tout rouge, je l'entendait hurler des mots horribles, comme ceux qu'il a hurlés cette nuit-là ...

Je me voyais mourir, je sentais magnifier dans la gorge, j'avais la langue noire, je respirais en sifflant... J'étais en train de mourir, mon père m'étranglait, ma mère n'était pas là pour l'en empêcher, comme dans la vraie vie... Une sacrée chance, qu'elle se soit réveillé en pleine nuit... Sans ça, je ne serai pas ici à vous raconter ma vie, en attendant de prendre les commandes du Cessna ...

J'avais trois ans la nuit où c'est arrivé : mon plus vieux souvenir. Je m'en serais bien passé, de celui-là... C'est la dernière fois que j'ai vu mon géniteur. Après cette nuit terrible, ma mère l'a foutu dehors, on n'en a plus jamais entendu parler.

Je ne l'ai pas regretté... J'ai tout fait pour l'effacer de ma vie, comme s'il n'avait jamais existé... Mais il revient dans mes cauchemars.



Texte 8 : Éric Pessan, *Aussi loin que possible*

Ça a commencé comme ça :

Je compte jusqu'à trois, a crié Tony,
un,

on s'est accroupis tout les deux, comme en cours de sport quand on pratique la course de vitesse,
deux,

les jambes tendues comme des ressorts, les mains au sol, la tête relevée,
trois,

et on s'est élancé, le plus vite possible, Tony et moi, à en perdre haleine,

on a couru droit devant,

comme des fous,

sans économiser nos efforts,

pour savoir lequel était le plus rapide,

comme des malades,

on a couru,

le vent sifflait à nos oreilles, giflait nos visages,

couru,

sans s'arrêter,

ou presque,

on a couru pendant des jours,

aussi loin que possible.

Avec Tony, on n'avait rien prémédité. Ce n'était pas un complot ou une chose prévue longtemps à l'avance. Les gens ne veulent pas nous croire, ils ouvrent de grands yeux ou sourient en coin. Ils affichent un air sérieux, froncent les sourcils. Parfois, ils se mettent en colère, nous demandent si on les prend pour des imbéciles.

Et pourtant, c'est la vérité.



Texte 9: Florence Hinckel, # Bleue

-T'es de quel signe, toi, Silas ?

Cette manie qu'a Marion de demander son signe à tout le monde... Benjamin, son petit ami qui se trouve être aussi mon grand pote, esquisse un sourire. Astrid répond à ma place :

-Laisse tomber, Marion, Silas ne croit pas à ces de bêtises, de toute façon.

- Hé, ce n'est pas vrai ! Je ne crois pas aux horoscopes, d'accord. Mais les étoiles sont pleines de mystère...

Je pense : ... et elles nous font rêver.

- Il est Sagittaire, finit par répondre Benjamin.

Astrid ne croit pas non plus à l'astrologie, je le sais. Elle déteste qu'on lui dicte ce qu'elle est supposée faire, dire ou ressentir. Elle sait se forger ses propres opinions, et surtout les affirmer sans crainte. J'aime ça en elle.

À vrai dire, je l'aime tout court. Je sais qu'on se moquerait de moi si je révélais ça aux copains...

Je cache aussi combien j'aime laisser mes pensées s'étirer et danser. C'est pour cela que je surfe peu sur le Réseau, en tout cas beaucoup moins que les autres. D'ailleurs, on me regarde souvent de travers, comme si j'étais un extraterrestre. Mais comment trouvent-ils le temps de penser, ceux qui sont sans cesse accaparés par la Toile ? Cela ne semble pas les gêner. Au contraire, tout le monde a l'air très heureux ainsi. Moi, je suis différent. Depuis tout petit, je me sens différent. Déjà, à la maternel, je pleurais plus que les autres, je ne supportais pas l'injustice et j'étais triste quand mes copains étaient punis. Je rêvais beaucoup trop, aussi. Cela inquiétait ma mère.

« Méfie-toi, me disait-elle, on ne trouve pas le bonheur quand on est trop différent. » Mais suivre le mouvement ne m'a jamais aidé à être heureux ...



Texte 10: Chuya Koyama, *Space Brothers*





Texte II: Shaun Tan, *Là où vont nos pères*

